

# L'erreur

par Jean Désy

**I**LS NAVIGUAIENT sur la rivière Koroc. Ils souhaitaient se rendre en canot jusqu'à la baie d'Ungava, jusqu'à la mer. De là, un ami de Kangiqsualluujuaq viendrait les chercher en bateau-moteur pour les ramener au village, à une cinquantaine de kilomètres au sud de l'embouchure de la rivière. C'était le but de leur expédition. Une semaine plus tôt, dans les Torngat, ils avaient gravi le mont D'Iberville au cœur d'un paysage spectaculaire, plus émouvant que ce qu'ils avaient jamais pu admirer. Depuis la frontière du Labrador, un peu au sud du fjord Najvak où, paraît-il, surgissent des eaux bleu royal des maelströms larges comme dix pâtés de maisons, ils avaient suivi le fil de l'eau. Lors des cinquante premiers kilomètres, tout s'était déroulé paisiblement. À tout moment, ils avaient même dû marcher à côté de leur embarcation, la tirer afin de franchir de vastes champs de pierres. Puis, la rivière se nourrissant peu à peu des ruisseaux et de quelques rivières dévalant des sommets avoisinants, son débit avait augmenté. En maints endroits, sur les sommets sans végétation, la neige des Torngat dure à longueur d'année.

La chute Korluktok s'annonçait, seule véritable catastrophe sur tout le parcours visé. De très loin, en aval, on pouvait entendre son grondement à la fois sourd et puissant, différent du simple brassage provoqué par les eaux vives ou du ronronnement régulier d'un rapide de classe 2 ou 3. La chute, de façon continue, produisait un vacarme de tonnerre. La Korluktok constitue un obstacle infranchissable, même pour les plus gros poissons, même pour l'omble arctique. Depuis quelques semaines déjà, poussés par l'instinct, mais aussi par le simple plaisir de goûter à la douceur des eaux couleur d'émeraude, les salmonidés avaient amorcé leur retour vers l'intérieur des terres pour frayer. Fini la haute mer ! Mais soixante mètres de rafales, de coulées blanches et d'immenses bouillons les arrêtaient, irrémédiablement.

« On ne se lance pas là-dedans, même en kayak, même avec un courage fou ! » pensa Kristof, alors qu'il se tenait debout sur un gros rocher ventru pour étudier le comportement de la rivière en plus des replis du terrain environnant. Près du canot enchâssé entre deux pierres, Dina

demanda : « On portage ? » avant de répondre pour elle-même : « On portage ! ». Selon un de leurs amis, pilote d'Air Inuit, qui avait déjà descendu la rivière quelques années plus tôt, le portage s'effectuait sur la droite. Il s'agissait de franchir une petite montagne au dos bien rond, piquée d'épinettes noires et de maigres mélèzes laricins, pour atteindre une falaise pierreuse, assez abrupte, mais praticable à pied, jusqu'au bas de la chute. Une zone de taïga de quelques centaines de mètres borde les deux rives. Des résineux croissent de chaque côté de la rivière Koroc, protégés des vents nordistes par les sommets, formant un ruban de Laurentie déployé en plein désert. Dès les premières pentes, cependant, règnent les mousses et les arbustes. Puis, vers les cimes, la pierre dénudée reprend le dessus.

Kristof entraîna Dina dans le bois. Il fallait battre la piste avant de s'y engager avec le canot et les bagages. Après une barrière de saules enchevêtrés, la forêt laissa aisément passer les marcheurs. Kristof comptait marquer à la hache l'écorce de certains troncs d'arbres en revenant, après avoir découvert la fin du portage. Sur un surplomb, ils aperçurent les trois paliers de la Korluktok. Plus loin s'étirait un long rapide courbe d'environ quatre cents mètres, tout à fait canotable. On pouvait éviter les gros rouleaux du centre en passant par la droite. Kristof jugea le niveau des eaux plutôt moyen ; il n'y avait pas eu d'averses depuis dix jours. Par contre, le mois précédent, il avait beaucoup plu.

Kristof pensa à ce qui serait arrivé s'ils ne s'étaient pas arrêtés en amont de la chute, s'ils s'étaient engagés par mégarde dans le courant. Certaines erreurs ne pardonnent jamais, surtout quand on est loin de tout, à des centaines de kilomètres du village le plus nordique ! Avant d'aborder le portage, il fallait encore franchir en canot deux courts rapides le long de parois rocheuses, sur la droite, en prenant garde de ne pas être happés par les lignes de force principales. Une seconde d'inattention, et le canot serait engouffré.

Comme à son habitude, Dina prit place à l'avant. Alors que sa main gauche effleurait l'eau, elle imagina la gueule de la truitelle affamée qui, la veille, l'avait mordillée. Truite indigène en mal de chair, de n'importe quelle chair, humaine ou autre. La peau de l'index avait été percée à deux endroits. Elle saignait. Le canot glissa dans le premier rapide. Kristof fit un coup d'appel de manière à coller l'escarpement. Le deuxième rapide se laissa facilement franchir.

*Le D<sup>r</sup> Jean Désy, omnipraticien, exerce au Nunavik et dans le pays cri.*

À une cinquantaine de mètres, un large ciré annonçait l'amorce de la chute. La pince avant du canot se ficha dans le sable d'une petite plage. Dina descendit.

« Il fait beau, se dit Kristof. On est bien ici. » L'arrivée en *Twin Otter*, dix jours plus tôt, le posé sur un bout de toundra sans pierres, à la gauche de la rivière, puis la montée vers le camp de base, la vision d'une montagne secrète qu'il avait ainsi nommée en repensant au roman de Gabrielle Roy, à ces lieux que le peintre René Richard avait explorés en compagnie de Jacques Rousseau, l'amoureux du Nord, et enfin, l'ascension du mont D'Iberville... Oui, tout s'était passé à merveille. Plusieurs journées complètes à jouir des beautés d'une vallée d'herbes grasses et de lichens, au pied du plus haut sommet du Québec, dans un décor enivrant pour l'imagination, entouré de caribous fous dont plusieurs apercevaient des humains pour la première fois. La descente de la rivière avait ensuite commencé. Dina fredonnait sans cesse, s'exclamant chaque fois qu'une mère caribou partait au galop sur une berge ensablée, de manière à pousser devant elle son petit. Plusieurs sacs encombraient le canot. Dina avait tenu à ce qu'ils apportent une arme à feu. Kristof croyait fermement que les ours blancs ne constituaient pas une menace. Quand donc s'était-il produit un accident sur le territoire du Nunavik au cours des cinquante dernières années? Quand donc un Inuk ou quelqu'un d'autre avait-il été tué ou même blessé par un ours? Mais Dina avait insisté. Kristof avait finalement accepté de transporter une carabine en plus des autres bagages, soit les deux sacs de couchage bien enfouis dans des sacs étanches, la tente et les poteaux, la hachette et le petit poêle, des vêtements de rechange, sans oublier les cannes à pêche — la première pour moucher et l'autre pour la pêche au lancer léger — utiles, sinon indispensables quand viendrait le temps de varier le menu. Kristof salivait rien qu'à penser au mot *steak*. La carabine servirait à autre chose qu'à la défense. Mais on n'abat pas un caribou sans bien y réfléchir. On ne s'encombre pas de viande fraîche alors que le canot déborde de sacs de nourriture déshydratée. Dans le Nord, peu d'erreurs sont permises. Kristof songea aux erreurs qui surviennent parfois dans son métier : la médecine.

Les patients tolèrent difficilement l'erreur, à juste titre d'ailleurs, bien qu'elle soit parfois inévitable. À tout le moins, en médecine comme en expédition, il existe une loi, non écrite, mais qui prime bel et bien, commandant de ne pas commettre deux fois la même erreur. Le métier de soignant oblige à une constante vigilance. Une faute, même mineure, peut compromettre la guérison d'un patient. Kristof en avait toujours été conscient. Quelle lourde res-

pensabilité, tout de même ! Particulièrement au Nord, quand on est loin des confrères ou des consœurs plus spécialisés, loin des techniques sophistiquées sudistes. Kristof avait toujours pratiqué dans le Nord. Pouvait-il imaginer être heureux ailleurs, dans une grande ville du Sud, ou même en campagne, dans un village de la Beauce ou de l'Estrie ? Il avait eu le pif de faire tourner sa vie entre la taïga et la toundra. Quel plaisir de savoir qu'on doit obligatoirement employer son intuition pour mettre à jour certains diagnostics moins évidents. « Le pif... »

Kristof tira complètement le canot sur la plage. D'un coup de reins, il le hissa sur ses épaules. Dina se chargea d'un premier sac à dos. Il leur faudrait faire au moins trois allers-retours de portage. « Comment éviter l'erreur de jugement qui peut être fatale pour un patient ? Comment ne jamais nuire ? « *Primum non nocere* », pensa Kristof en se penchant pour traverser la saulaie. La pince avant du canot s'accrochant aux branches, il dut donner un grand coup. « Ça va ? » demanda Dina, courbée sous le sac. Kristof cessa momentanément de penser à la médecine. « Ça va ! On monte le canot sur la butte. Après, ce sera plus facile ! »

Un hélicoptère apparut tout à coup sur leur gauche. Dina vit fort bien la binette du pilote. Celui-ci leur envoyait la main. Kristof, sous le canot, ne pouvait qu'entendre le vacarme infernal de la turbine. Il avait pourtant été heureux de voir descendre le pilote et ses deux passagers, quelques jours plus tôt, alors que Dina et lui campaient sur le rivage et s'apprêtaient à souper. L'hélicoptère d'Air Inuit les avait survolés, puis avait viré sec pour revenir se poser sur une colline sans arbres, tout près de leur tente. Les gens du service des parcs avaient demandé au pilote de faire une halte. Ils tenaient à se présenter, à discuter un peu, histoire d'ajouter quelques notes à leurs cahiers. Qui étaient ces « braves » pour oser s'aventurer en canot et en solitaire dans un tel pays ? Ils avaient posé plusieurs questions au sujet des zones plus ou moins canotables, à propos des aires de camping, et surtout, ils voulaient tout savoir sur le mont D'Iberville, ses difficultés, son remarquable point de vue sur la mer du Labrador, ses dangers aussi, sa crête sommitale, si étroite, formée de rocs apparemment instables. Les aventuriers avaient-ils admiré le seul glacier du Québec, sur les pentes sud de la montagne qui fait 1620 mètres ? Le gouvernement comptait établir un parc qui couvrirait toute la vallée de la rivière, depuis sa source dans les Torngat jusqu'à la baie d'Ungava. Peu de voyageurs visitaient encore ces lieux, mis à part les Inuits qui venaient chasser ici depuis des millénaires. On prévoyait, toutefois, que le tourisme nordique allait prendre de l'importance. Et songeant à la pro-



tection du territoire... Le pilote, sympathique, avait déplié sur ses genoux une carte détaillée de la région. Dina et Kristof leur avaient raconté qu'ils avaient entraperçu un loup près d'une plaine où les petits caribous abondaient. Originaire de France, le pilote vivait avec un enthousiasme évident son « trip » nordique. Cet homme aimait les atterrissages un peu forcés, à la limite du possible, les vols en rase-mottes pour éviter les bancs de brume. Demain, il allait ramener de nouveaux passagers. De toute évidence, son métier l'animait. Kristof et Dina les avaient invités, lui et les gens de la Planification des parcs, à partager leur repas : de la soupe et des crêpes, le tout arrosé du sempiternel thé très sucré du Nord. Au moment du départ, le pilote leur avait offert une demi-bouteille de cognac qu'il conservait, pour les moments de fête, dans un recoin caché de son appareil. Dans les jours qui avaient suivi, lors de chaque passage, canoteurs et pilote s'étaient salués.

Kristof remit le canot à terre ; il suait sous la charge. Il n'aimait pas ce bruit fou et récidivant qu'il avait enduré chaque fois que l'engin les avait survolés. Mais le pilote était gentil, et Kristof se souvenait du cognac bu avec Dina, seuls, le soir sous la tente. Mais que le pilote se pose ou bien qu'il disparaisse pour faire silence ! Nécessaire silence au bonheur de Kristof. Ce n'est pas pour rien qu'on souhaite canoter pendant des semaines dans le Grand Nord. Dina et Kristof voyaient le pilote leur faire des signes en montrant la chute et les abords du courant. Kristof se demanda pendant trois secondes ce que l'autre voulait. Dina saluait gaiement le pilote, beaucoup moins troublée par le bruit assourdissant. Kristof s'apprêtait à recharger le canot sur ses épaules quand il vit l'hélicoptère perdre de l'altitude. Les patins allaient-ils heurter ce promontoire accidenté tout près des bouillons ? Les pales frôlaient les rochers acérés. « Qu'est-ce qu'il fabrique ? » grogna Kristof. Le pilote atterrit, fit taire son engin et mit pied à terre. « J'ai pensé que vous aimeriez avoir un coup de main. Je peux transporter vos sacs à l'autre bout du portage. Ça vous tente ? » Dina, plus qu'heureuse de cette rencontre inopinée, se retourna vers Kristof : « Génial ! Tu ne trouves pas ? Trois allers-retours de portage en moins ! » Kristof pouvait difficilement refuser. Le pilote avait joué avec sa vie et fait preuve d'une adresse peu commune en déposant son hélicoptère de guingois sur ces rochers dressés si près de la chute. Mais Kristof avait envie de dire non. Il n'aimait pas ces « aides » extérieures quand il était en expédition. L'expérience lui avait appris que cela provoquait souvent ce qu'il appelait un « déséquilibre ». Et Kristof aimait porter, même pendant des heures, même au prix d'un dur labeur. Il aimait sentir

ses bottes pénétrer l'humus après un long temps passé en canot, y allant à son rythme, dans des coulées qui sentent bon le thé du Labrador. Bien que l'offre soit alléchante, quelque chose agaçait Kristof, tout au fond de lui. Le pilote reformula sa proposition. « Si vous voulez, je transporte vos choses. Mais je me rends compte que je ne pourrai pas les laisser au pied de la chute. Pas de place pour atterrir. Je pourrais me rendre au bout du long rapide. Sur la gauche, il y a une plage... Ça vous va ? » Kristof bougea la tête positivement. « Ça nous va, ça nous va ! » s'exclama Dina qui détala en direction des bagages. Il ne leur fallut que dix minutes pour tout entasser dans l'insecte géant, tout brillant, rutilant avec ses pales mouillées par le crachin produit par les bouillons. « Et si ce pilote allait faire sa première et dernière culbute en décollant ? Et s'il s'enfuyait avec nos affaires ? » pensa Kristof qui avait décidé de garder avec lui deux sacs contenant ce qu'ils avaient de plus précieux, l'appareil photo, les carnets de notes et les croquis de Dina, un peu de nourriture et, surtout, la tente. Le pilote fit à nouveau rugir son appareil. « On n'aurait pas dû... », laissa tomber Kristof avec dépit. « Pourquoi ? s'objecta Dina. Il nous rend service ! En plus, on conserve toutes nos forces pour payer ! » Kristof ne put que lui donner raison.

Sur le chemin du portage, Kristof se chargea du canot tandis que Dina prenait cette fois les deux sacs, le plus lourd sur son dos et le second pendant devant elle. Une heure plus tard, au bas de la Korluktok, ils étaient prêts à reprendre le courant. Kristof considérait toutefois qu'il valait mieux manger, même s'il n'était pas tard. Encore une fois, il ne put fournir de raison très valable à Dina, d'autant que celle-ci n'avait pas faim. Mais, selon lui, il valait mieux se garnir le ventre maintenant.

De la plage de galets où ils se tenaient, ils n'arrivaient pas à voir leurs bagages abandonnés à l'autre bout du rapide. Tout avait pourtant l'air de s'être bien passé, l'hélicoptère volant mieux qu'une libellule. Kristof jugeait qu'il leur faudrait filer en diagonale sur la rivière, après avoir dépassé une zone de forts rouleaux, puis viser la gauche plutôt que de suivre naturellement les flots plus calmes sur la droite. Il étudiait les remous, tandis que Dina mettait le petit poêle en marche. Le temps se couvrait. Il faisait frisquet : quatre degrés Celsius tout au plus. Kristof pensa de nouveau à son métier. Dans dix jours, il reprendrait sa garde à l'hôpital. Reverrait-il la petite Akinésie ? Avait-elle reçu toute sa série de vaccins contre la rage ? Quel cas ! Kristof était content de la décision qu'il avait prise. Un matin, la mère de la fillette l'avait amenée à l'urgence. Une infirmière clinicienne l'avait examinée : sur la pommette

gauche, il y avait une plaie. La mère voulait savoir si un onguent serait nécessaire... En l'interrogeant sur la raison de cette blessure, l'infirmière avait appris que l'enfant avait été blessée la veille par leur chien. « Il mordait tout le monde, dit la mère. Mon mari a fini par le tuer. Il aurait fallu l'attacher... » L'infirmière en avait glissé un mot à Kristof qui, ce jour-là, assurait la présence médicale à la salle d'urgence. Il avait examiné la fillette à son tour : l'estafilade de trois centimètres, sous l'œil gauche, ne nécessitait que quelques diachylons de rapprochement. Même pas de rougeur... Pourtant, cette histoire de chien abattu ? Kristof avait questionné la mère plus à fond. L'avant-veille, l'animal était revenu à la maison avec un renard mort dans la gueule.

- Mon mari n'a pas aimé ça. Il a tué le chien.
- Il est où, maintenant ?
- Au dépotoir.
- Vous pensez qu'on pourrait retrouver la carcasse ?
- Euh... Oui... Je vais voir avec mon mari. C'est important ?

La mère avait tout de suite eu des soupçons. Kristof lui avait dit de ne pas s'inquiéter. L'histoire était tout de même troublante... Une fillette blessée au visage... Un renard mort rapporté par un chien... L'animal domestique ne présentait toutefois aucun signe de maladie. Plus poussé par l'intuition que par des preuves tangibles, Kristof avait d'emblée recommandé qu'on administre à la fillette toute une série d'injections contre la rage. La plaie avait été lavée à grande eau, stérilisée, des gammaglobulines injectées au pourtour, au grand déplaisir de l'enfant. La mère n'avait pas demandé si cela était bien nécessaire. Comme la plupart des Inuits, elle avait confiance. Kristof avait jugé bon de lui rappeler qu'on ne pouvait prendre les choses à la légère. Si on retrouvait le chien, la tête serait envoyée au laboratoire de santé publique pour des analyses. « Je ferais exactement la même chose pour ma fille... » C'était là un argument que Kristof invoquait souvent quand il voulait convaincre. « Pour mon petit garçon, pour ma mère... »

Dina servit une soupe chaude dans les gamelles. Kristof mangea avec plaisir, mais vite. Il avait maintenant hâte de quitter les abords de la chute et ce vacarme continu. La pince arrière du canot, qui flottait librement, était secouée par de fortes vagues, alors que l'avant restait juché sur des pierres. Pour la première fois de l'expédition, Dina et Kristof allaient repartir quasiment allèges, pour ne reprendre le gros du matériel qu'à la fin du rapide 3. Ensuite, ils continueraient sur cinq ou six kilomètres de rivière qui, selon la carte, présentaient plusieurs courts rapides assez costauds. Kristof repensa à Akinésie, puis au rapport du laboratoire de santé

publique, arrivé quelques jours plus tard, qui démontrait que le chien abattu était bel et bien enragé ! Un renard mort ramené par un chien domestique, c'est toujours suspect. Le chien avait attrapé le virus en luttant contre l'animal sauvage. Sans prophylaxie, la fillette aurait pu mourir, d'autant plus que la blessure se situait à proximité du cerveau...

À l'avant, Dina achevait de fixer une toile imperméable qui s'étalait sur la moitié du canot. C'était la première fois qu'elle tendait cette bâche qui devait empêcher les rouleaux de cracher leurs vagues à l'intérieur. Kristof prit place à l'arrière. Le canot, plus nerveux sans le gros de sa charge, flot-tait comme une feuille morte. Kristof poussa le canot vers le large. Une ligne de rochers leur barrait la route sur la gauche. Kristof donna plusieurs puissants coups en J de manière à éviter l'obstacle. Dina assurait la propulsion. Une trentaine de mètres en aval, devant un pan de montagne aux teintes ocre, Kristof comptait changer de direction afin d'atteindre la plage et les bagages. Dina ne s'était pas agenouillée. Tout allait si bien. Soudain, une vague vint soulever la toile déployée à tribord et la détacha. Dina se pencha pour la rattachier au plat-bord. Tout grondait autour du canot. Au même moment, Kristof manœuvrait pour tourner vers la gauche. Lui non plus ne s'était pas agenouillé. Dina se pencha un peu plus. Le canot chavira. Sans avoir prévu quoi que ce soit, Dina tomba la tête la première dans la rivière. Kristof, moins vite éjecté, tenta de s'agripper au plat-bord afin de ramener l'embarcation à flot, mais en pure perte. À cet endroit, la rivière était plus profonde qu'il n'y paraissait. Du coup, le canot fut emporté vers le centre. Pendant quelques instants, Dina demeura tout près de l'embarcation, une main sur le plat-bord et l'autre tenant son aviron, mais lorsque la quille heurta brutalement un rocher, elle dut lâcher prise. Des vagues asynchrones cassaient de chaque côté du canot. Les deux sacs étanches, un bleu et un jaune contenant l'appareil photo, flottaient entre deux eaux, toujours retenus par des amarres molles. Kristof se sentit soudainement aspiré vers le fond. Le canot roula par-dessus sa tête en effleurant sa tempe. Kristof coula, avala de l'eau, puis battit des jambes afin de remonter à la surface, retenant à grand-peine son aviron. Le canot changeait de trajectoire et s'apprêtait à faire le râtelier. D'urgence, Kristof le ramena parallèlement au courant. Dina, elle, n'était plus là. Coulée ? Kristof la vit qui nageait vers la rive gauche, son aviron toujours près d'elle. Quand il voulut crier : « Ça va ? » le courant le ramena vers le fond. La longue corde de l'écope, nouée à l'arrière du canot, venait de s'enrouler autour de ses jambes. Un genou de Kristof heurta une pierre. La corde serrait. Tout



à coup, elle glissa vers les mollets. Le courant était furieux, le rapide bien plus long que prévu. Les sacs, ballottés en tous sens, se détachèrent finalement et devancèrent le canot en dérivant. Malgré la corde qui l'entravait, Kristof parvint à se propulser vers le haut pour reprendre la maîtrise de l'embarcation. Plein d'eau, le canot pourrait facilement se bloquer entre deux pierres. Ce serait alors la cravate, le canot brisé en deux !

Dina atteignit le rivage et marcha vers la plage où le pilote avait laissé leurs sacs, une cinquantaine de mètres en aval. L'espace d'un instant, Kristof pensa tout laisser tomber pour la rejoindre. Mais l'expédition serait fichue, le canot perdu à coup sûr. Il tint bon. Pour la troisième fois, la rivière l'attira vers son lit. Kristof avala encore de l'eau. Au-dessus de lui, le canot tournoyait, le ventre en l'air, le ventre en bas. Kristof sentit que la rivière devenait moins profonde. Tout en se redressant, sa tête émergea d'un bouillon, tandis que ses pieds touchaient le fond. S'il parvenait à ralentir la descente, ça y était ! Le canot, rempli à ras bord, cogna durement contre une rangée de boulders limoneux, puis s'immobilisa. Kristof planta ses talons dans un lit de cailloux et s'arrêta. Sa botte droite en néoprène fut arrachée quand la corde d'écope lui lacéra la peau de la cheville en se libérant. Arc-bouté, Kristof dut employer toutes ses forces pour empêcher le canot de repartir. Il vit au loin les deux sacs qui franchissaient un seuil. Ils tourbillonnèrent pendant quelques instants, comme s'ils voulaient rester sur place, mais, bien vite, ils reprirent leur course folle. « Les bagages ! » hurla Kristof. Debout sur la rive, Dina vidait son pantalon imperméable. Plusieurs litres d'eau y étaient emprisonnés à cause des bandes de caoutchouc serrées aux chevilles. Un piège ! Dina prit conscience qu'elle aurait fort bien pu y rester, mourir noyée à cause d'un simple problème technique. Kristof bloqua tout son corps. L'embarcation, repoussée par la vague, tendait à se mouvoir latéralement. Coinçant son aviron sous une barre transversale, Kristof put enfin retenir le canot des deux mains. « Ne pas le laisser se mettre perpendiculairement au courant ! » Sans trop s'en rendre compte, il fit glisser sa jambe entre le canot et une pierre. Toute la charge lui écrasa les os. Heureusement, le matériel plastique s'enfonça plutôt que de faire craquer le tibia. Kristof donna un grand coup pour se dégager. Mais le canot avait bougé. La cravate devenait inévitable. Les eaux glaciales roulaient par-dessus bord. Dina arriva. Elle avait bien vu le danger. Sans hésiter, elle s'était de nouveau lancée dans la rivière. Le flanc du canot bombait, prêt à se déchirer. Dès que Dina eut pris

position, Kristof courut de l'autre côté et hala le canot tout en le faisant basculer, assez pour permettre à quelques litres d'eau de s'écouler, puis quelques litres encore. Peu à peu, le canot fut délesté de sa tonne de liquide. Kristof put ensuite écoper. Plus il se vidait, plus le canot redevenait manœuvrable, moins lourd, moins dangereux. Vingt minutes plus tard, Dina et Kristof pagayaient en direction de la plage. « Il faut retrouver les sacs ! » lança Kristof en scrutant les berges et l'horizon, par-delà le seuil écumant. « Trop fatiguée ! » souffla Dina en se laissant choir sur la plage.

Kristof ramassa du bois sec, abondant à la lisière de la forêt, rejeté là depuis des années lors de chaque coup d'eau. Dans leurs bagages alignés sur la plage, il trouva des allumettes. Dina se défit de ses vêtements mouillés et s'engouffra dans un sac de couchage chaud, accueillant. « Il faut que je me repose ! » fit Dina, étendue sur le sable. « Ne pas s'agenouiller était une erreur, pensa Kristof. Prendre ce rapide à la légère... une erreur. » Kristof s'en voulait de ce dessalage. Ils auraient pu y passer, se blesser gravement ou perdre le canot. Deux sacs manquaient, dont celui contenant la tente. « Comment est-ce qu'on va se protéger de la pluie ou des mouches maintenant ? » Les mouches noires : la pire des engueulades, plus dangereuses que les rapides les plus hallucinants ! « Maudite erreur ! Toute une série d'erreurs ! » se dit Kristof. Le canot, une fois allégé, avait réagi fort différemment dans le rapide. « C'est comme ça avec les canots qu'on ne connaît pas assez bien ! Pourquoi avoir accepté que le pilote transporte nos sacs ? Erreur ! » S'adressant à Dina, il s'écria : « Il faudrait qu'on aille voir si nos bagages ne se seraient pas accrochés dans les branches un peu plus loin, après le seuil... » Mais celle-ci, tremblante, n'était pas en mesure de se lancer encore une fois dans le courant. Pas tout de suite en tout cas. Et un canoteur parti seul ne pourrait que très difficilement revenir à son point de départ à cause des rapides. Retrouverait-on les sacs plus tard ? Demain ? Ils pouvaient être loin, avoir atteint la mer... Kristof s'assit sur des galets et observa les moutonnements de la rivière. Au loin, la vallée s'élargissait, vaste ouverture vers l'Ungava. Il pensa à ce sexagénaire qu'il avait vu à l'urgence au cours de la semaine précédant son départ pour l'expédition.

L'Inuk s'était présenté à cause d'une douleur exquise à la loge rénale gauche. Pas de sang dans l'urine. Pas de fièvre. Rien qu'une douleur terrible et subite, pareille à celle d'une colique néphrétique. Kristof lui avait fait administrer un calmant, puis avait demandé qu'on procède à une urographie intraveineuse. Pas d'obstruction visible. Aucune trace de caillou dans les uretères. Certains calculs rénaux demeurent

invisibles... Le patient avait vite recommencé à se tordre. Une seconde injection de Démérol l'avait soulagé un peu plus. L'examen montrait un punch rénal si évident... « Colique néphrétique », avait inscrit Kristof dans son dossier, un second examen d'urine ayant révélé quelques rares hématies, mais sans plus. Quatre heures plus tard, la douleur s'étant estompée, le patient avait fini par s'endormir. « La pierre est passée », avait pensé l'infirmière de service. Mais un malaise abdominal avait réveillé l'Inuk au milieu de la nuit. Soutenant son ventre, il s'était levé pour se rendre à la toilette. Le ventre gonflé, l'Inuk s'était soudainement affaissé. Choc hémorragique. Arrêt cardiaque. L'anévrisme abdominal venait de se rompre. Un ballon aortique avait éclaté. Erreur ! Grave erreur, docteur !

Kristof servit une tasse de thé à Dina qui s'était rapprochée du feu.

– Tu n'es pas blessée ?, redemanda-t-il.

– Non. Toi ?

– Un peu mal à la jambe... Il faut absolument retrouver nos sacs. Il y a la tente dedans, tu sais...

– Je sais...

– Je les avais mal attachés. Maudite corde de nylon !

Un grondement se fit entendre. Un hélicoptère survolait la rivière. Quand le pilote aperçut Dina et Kristof, il vint se poser à l'autre bout de la plage, à quinze mètres. Un Inuk grassouillet, rieur et moustachu, descendit, suivi par un homme du Sud, aux yeux clairs, beaucoup plus grand que lui. Le pilote coupa les moteurs et les rejoignit. « Il me semble que ça ne fait pas longtemps qu'on s'est vus !, dit-il en riant. Je voulais vous présenter Adamie Emudluk, le maire de Kangiqsuallujuaq, et l'ingénieur forestier de la Planification des parcs, Alain. » En quelques phrases, Kristof leur expliqua ce qui venait de se passer, insistant à propos des deux sacs partis à la dérive. Le pilote demanda à ses clients s'il pouvait faire une courte recherche... Pas de problème ! Les quatre hommes remontèrent à bord. Dina avait décidé de rester sur la plage pour alimenter le feu.

Le pilote vola à basse altitude.

– Il y a un sac bleu et un sac jaune, expliqua Kristof qui avait pris place à l'avant.

– On va les retrouver ! lança le pilote.

« Plus aucune erreur, maintenant ! pensa Kristof. Le pilote est passé juste au bon moment. Comme s'il avait voulu corriger sa propre erreur... Notre erreur... Tout va peut-être s'arranger... »

Après une première courbe de la rivière : rien. Un kilomètre et demi plus loin, au milieu d'un rapide peu profond, le sac bleu apparut, entourant une pierre. Le pilote

se posa sur un îlot herbeux, tout près. Alors qu'il détachait sa ceinture, Kristof fut averti des dangers d'un hélicoptère en marche : « On ne va jamais vers la queue, à cause du rotor arrière. L'erreur serait impardonnable », dit le pilote lentement, comme s'il donnait ces instructions pour la millième fois.

– Tu fais quinze pas en ligne droite avant de tourner à gauche ou à droite. Compris ?

– Compris !, fit Kristof, dégouttant, qui avança en suivant les directives, ce qui le conduisit directement dans la rivière. Là, il récupéra le sac déchiré, mais qui contenait encore tout le matériel, dont la tente, puis il revint à bord. L'hélicoptère s'envola. L'Inuk et l'ingénieur, visiblement fiers, tendaient le pouce vers le haut.

Le pilote suivit les courbes de la rivière. Un premier virage, puis un second : rien. Aucun sac sur les flots. Rien non plus sur les rives ou dans les branchages. Cinq kilomètres en aval, le pilote aperçut enfin le sac jaune charrié dans des remous, le long de la rive droite. « La rivière est plus creuse ici !, dit-il en s'adressant à Kristof. Tu vas devoir nager. À moins que... » Faisant piquer son appareil au ras de l'eau, il tenta de repousser le sac vers l'autre rive, dans une zone moins profonde, en utilisant le vent produit par les pales. Peine perdue. Rapidement, il remonta et alla se poser cent mètres plus loin, sur un autre îlot, plus pierreux celui-là, un peu plus difficile d'accès. Quand Kristof sortit, il entendit les passagers qui lui souhaitaient bonne chance. S'élançant dans le courant, il nagea pour atteindre les remous, trente mètres sur la droite. Le sac flottait dans sa direction. Kristof finit par l'attraper en se laissant dériver dans le courant. Mais l'îlot et l'hélicoptère étaient déjà loin derrière. Le pilote redécolla. Sur des rochers plats à moitié submergés, il atterrit de nouveau, mais cette fois en laissant la turbine en marche. Kristof battait éperdument des jambes pour revenir au centre de la rivière, le sac lui servant de bouée. Enfin, il reprit pied. Son bagage semblait peser deux tonnes. Kristof courut tant bien que mal en direction de l'hélicoptère hurlant.

Il ne fallut au pilote que cinq minutes pour retrouver la plage. Le ciel s'était couvert. Quelques flocons de neige commençaient à tomber. « Vous voulez du thé ? », demanda Dina aux quatre hommes, visiblement très heureux du dénouement de cette aventure. Mais le pilote, pressé, souhaitait parvenir au mont D'Iberville avant que le temps ne se bouche complètement.

– Merci beaucoup, dirent en chœur Dina et Kristof.

– Ça va vous faire une histoire à raconter. Pas d'erreur là-dessus ! conclut le pilote avant de remonter dans son appareil. ☘